

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 2

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: R.S. / E.F. / Moccetti

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

OUVRAGES SUISSES

Saint-Saphorin et la politique de la Suisse pendant la guerre de succession d'Espagne, 1700-1710, par S. Stelling-Michaud, docteur ès lettres. Chez l'auteur. Villette p. Cully. 1935.

Dans un premier volume, M. Stelling nous avait montré Louis de Pesme, seigneur de Saint-Saphorin, au début de sa brillante carrière en Autriche. Nous l'avions quitté vice-amiral, après une campagne victorieuse contre les Turcs, sur le Danube. C'est à ce moment que sa fortune se dessine, qu'il quitte les champs de bataille pour la diplomatie, et qu'il se lie d'amitié avec le prince Eugène de Savoie. Grâce à l'appui d'amis influents, Saint-Saphorin avait enfin trouvé sa voie.

Le nouvel ouvrage de M. Stelling nous retrace la vie du grand diplomate vaudois au service des Puissances alliées, pendant la guerre de succession d'Espagne (1700-1710).

La politique de Louis XIV, l'expansion française menaçant l'Europe entière, le sort cruel des protestants dans le royaume, avaient eu pour effet de provoquer, surtout dans les cantons réformés, un mouvement hostile à la France. L'impérialisme bourbonien inquiétait les cantons. L'invasion de la Franche-Comté, alliée du corps helvétique, l'annexion brutale de Strasbourg liée aux cantons par d'anciens traités, la construction de la forteresse d'Huningue aux portes de Bâle, poussèrent les Suisses du côté des ennemis de Louis XIV.

L'affaire de la succession de l'Espagne amena une nouvelle guerre européenne. Dans ce duel entre les maisons rivales de Bourbon et de Habsbourg, la Suisse prenait une importance considérable. Située entre les deux camps, il était de sage politique pour chacun des belligérants de se l'attacher fortement.

Saint-Saphorin, fidèle à la cause pour laquelle il avait lutté jusqu'alors, l'abaissement de Louis XIV, mit ses talents et sa connaissance de la Suisse au service de cette cause. Il avait su gagner la sympathie de l'empereur Léopold 1^{er}, qui en fit son ambassadeur auprès des cantons. Le diplomate vaudois se dépensa sans compter pour faire échouer les plans de Louis XIV, et il y réussit. Il gagna successivement la plupart des cantons au service de l'empereur et des puissances alliées, fit échec à Louis XIV dans l'affaire de Neuchâtel, utilisa le soulèvement des Camisards pour susciter de continuelles alertes en France, obtint l'envoi de régiments suisses dans les armées impériales et, en même temps, fit garantir la neutralité du Corps helvétique par les puissances belligérantes. La guerre épargna le territoire suisse. Il eut toujours des vues politiques larges, cherchant à affermir l'union des cantons, contribuant à augmenter leur indépendance en rendant l'emprise des puissances étrangères plus générale

et plus relâchée et en empêchant les Etats voisins de prendre des mesures contraires au bien commun des cantons. Cette politique, inspirée par un sens très vif de l'équilibre européen, peut être qualifiée d'essentiellement suisse.

Il faut être reconnaissant à M. Stelling-Michaud de nous donner de cette grande figure d'un Suisse du XVIII^e siècle, un portrait si vivant, par les faits mêmes auxquels il se trouve mêlé. La Suisse d'alors, théâtre d'intrigues internationales, inondée d'agents secrets, de missions spéciales, d'informateurs et d'espions étrangers, offre un spectacle du plus haut intérêt. Au milieu de ces intrigues, Saint-Saphorin évolue avec aisance, son habileté n'est jamais en défaut, il déjoue toutes les machinations de la diplomatie française. Son crédit, sa réputation ne cessent de grandir en Europe ; toutes les cours cherchent à se l'attacher. — Dans un nouveau volume, M. Stelling-Michaud nous montrera l'apogée de cette carrière extraordinaire et la fin de cette vie si bien remplie.

François-Louis de Pesme de Saint-Saphorin fut un noble caractère, nous dit l'auteur. « C'est sans doute la qualité de son âme et de son esprit qui en font une figure si attachante, dont le souvenir ne saurait laisser de nous émouvoir. Il représente une humanité d'une essence supérieure, infiniment précieuse, dont la vertu se perd de plus en plus. Il fit jouer son levier à un moment important de l'histoire. C'est beaucoup. C'est peu de choses pour nous, qui oublions trop ce qu'il fallut d'efforts et de souffrance pour créer ce monde que nous sommes en train de détruire, pour amasser les biens que nous dilapidons et pour maintenir ces quelques idées que nous ne savons plus défendre. »

La vie de Saint-Saphorin devrait être racontée à la jeunesse suisse, belle leçon d'énergie et de droiture. V.

Alpinistes d'autrefois : Le Major Roger et son baromètre, par Claire-Eliane Engel, in-8°, 212 pages, huit illustrations hors-texte, reproductions de gravures du temps. Editions Victor Attinger, Paris et Neuchâtel.

Une intéressante — et parfois bien amusante — contribution à l'histoire de l'alpinisme en Suisse. Alexandre-Salomon Roger, d'une famille fixée à Genève, juge au tribunal de Nyon, entra en 1809, à l'âge de 29 ans, dans l'arme du génie, en qualité de lieutenant et devint, la même année, capitaine. Comme tel, il exécuta divers travaux topographiques et collabora notamment, après le traité de Vienne, à la délimitation de la frontière franco-suisse. En 1823, il était promu major du génie.

Mais à ce moment, sa vie prend une nouvelle orientation. Comme l'observe M^{lle} Engel, « la destinée des officiers de l'armée suisse, à l'époque romantique, a été curieuse. Plusieurs d'entre eux ont été rendus célèbres par les montagnes et la littérature plus peut-être que par leurs travaux militaires ». C'est le cas de Pictet, de Huber-Saladin. C'est aussi le cas du major Roger.

En effet, cédant à l'exemple des Bourrit, des de Saussure, des Paccard, notre héros conçut une véritable passion pour l'art de mesurer à l'aide du baromètre l'altitude des montagnes ; du long baromètre d'autrefois à mercure, bien entendu, outil encombrant

et fragile que de 1820 à 1839, il promènera, presque chaque été, dans les vallées des Alpes, à travers mille incidents curieux ou grotesques. Par les sentiers et sur les cols, dans de primitives auberges et dans les cures qui en tiennent lieu, nous rencontrerons ainsi, inlassable et obstiné, un major Roger solitaire, martyr de ce qu'il croit être sa mission, bougon et irritable, mais lucide et original observateur de spectacles que la littérature d'alors déformait. Le livre de M^{lle} Engel, écrit de façon alerte et piquante, nous révèle, après d'autres, ce qu'étaient, il y a cent ans, les contrées qui nous sont devenues familières. Bien que dépourvu de portée militaire, il intéressera certainement les officiers et les alpinistes curieux du passé, et il ne décevra pas ses lecteurs.

R. S.

HISTOIRES DE LA GUERRE

Les trois batailles de la Piave, du maréchal d'Italie Enrico Caviglia, traduit de l'italien par Marcello Bettoya et Paul Bodelle. Bibliothèque d'Histoire politique, militaire et navale. Editions de la Nouvelle Revue critique.

Ne souligne-t-on pas volontiers d'un accent critique les défaites plus que les victoires ? C'est peut-être la raison pour laquelle « Caporetto » a retenu beaucoup l'attention des écrivains militaires, car l'issue de cette bataille, où la situation stratégique et tactique était impossible à soutenir, fut beaucoup moins le résultat d'une démoralisation des armées italiennes que celui de la défection de l'armée russe qui fit passer la supériorité numérique du côté des Autrichiens sur le front italien. Le général Cadorna, battu sur l'Isonzo, rétablit une nouvelle ligne défensive derrière la Piave. « Ce fut là son chef-d'œuvre », nous dit l'auteur.

Pages intéressantes que celles où le maréchal Caviglia traite de l'entrevue de Rapallo, conséquence de la défaite, d'où sortit, avec combien d'amertume pour le haut commandement italien, ce « Conseil de guerre interallié » ; les maréchaux Foch et Wilson y sont jugés sévèrement.

Après des considérations d'ordre général, l'auteur entre dans le vif de son sujet :

I. — *Première bataille de la Piave* (12-26.11.1917). — Combats au cours desquels les Italiens, grâce à un revirement splendide, brisaient les attaques des groupes d'armées von Conrad (Hauts Plateaux), von Below (Grappa) et von Boroevich (Basse Piave). Cette bataille n'était pas « l'épilogue de Caporetto », car elle avait pour l'Italie et l'Entente une importance immense : elle restaurait les espérances ». Ses résultats immédiats étaient la mise au point de la défensive grâce à un front restreint, le service de première ligne moins dur et moins dangereux que sur l'Isonzo, enfin le ravitaillement plus aisé et plus sûr.

II. — *Deuxième bataille de la Piave* (15-23.6.1918). — Les violentes offensives allemandes (printemps 1918) en France, obligeant l'Entente à retirer huit divisions du front italien, l'armée italienne se trouvait quasi de nouveau seule en face de l'armée austro-hongroise. La situation morale et technique de l'Italie

était, par contre, bien meilleure qu'au lendemain de « Caporetto. » Le plan d'offensive austro-hongrois était, à peu de chose près, la répétition de l'offensive précédente, en la corsant d'une attaque sur le Montello.

a) *L'attaque des « Hauts Plateaux »* (groupe d'armées austro-hongrois von Conrad), du 15 juin, fut virtuellement enrayée le soir même, grâce à la rapide intervention de l'artillerie du X^e C.A. italien (Caviglia), de sa division de droite (12^e Monesi), ainsi qu'à la vigoureuse contre-offensive de l'infanterie anglaise.

b) *Sur le Grappa* (zone d'action de la 4^e armée italienne), le 15 juin vers midi, le XXVI^e C.A. austro-hongrois, bénéficiant de l'effet de surprise, atteignait le versant occidental du Grappa ; l'intervention immédiate de l'artillerie du XX^e C.A. italien (Hauts Plateaux) neutralisait les réserves de l'ennemi et le soir déjà, les Autrichiens amorçaient leur retraite.

c) Dans la nuit du 15-16 juin, la 6^e armée austro-hongroise attaquait la 8^e armée italienne défendant le Montello. Sur la *Basse Piave*, von Boroevich engageait l'attaque avec 10 divisions contre la 3^e armée italienne et réussissait à prendre pied sur la rive droite. Par leur supériorité numérique et surtout par leur facilité de déplacer leurs réserves, les Italiens pouvaient limiter, le 22 juin, la poussée ennemie à une longue et étroite tête de pont le long de la Piave, entre Maserada et la mer.

III. — *Troisième bataille de la Piave* (26-29.10.1918). — Les Allemands subissant, sur le front occidental, les attaques incessantes de Foch qui devaient aboutir à la retraite finale, la signature de l'armistice entre la Bulgarie et le général Franchet d'Espérey, l'échec des Austro-Hongrois lors des deux premières batailles de la Piave, plaçaient, en octobre 1918, l'armée italienne dans une situation morale, technique et stratégique telle, qu'elle autorisait le déclenchement prochain d'une offensive de grande envergure.

En une étude très fouillée (qui ne s'attarde pas aux petites unités), l'auteur relate la préparation et la réalisation des passages de la Piave (8^e armée), entre « Vidor et les Grave di Papadoli », d'où les masses de manœuvre, portées dans le triangle Sernaglia-Vittorio-Tezze, devaient assurer la victoire décisive et aboutir à l'armistice de Villa Giusti du 3.11.18.

* * *

Le maréchal Caviglia, au cours de l'historique des « Trois batailles de la Piave » a érigé un monument à la gloire des armées italiennes dont la valeur combattive fut souvent méconnue et dont on chercha, peut-être volontairement, à sous-estimer les victoires.

E. F.

Ortigara, par le général italien A. Cabiati. 10 R. Alpini Editore in Roma.

La bataille offensive de l'Ortigara fut livrée du 10 au 29 juin 1917 ; préparée de longue main et dotée de grands moyens en vue d'un but opératif déterminé, elle échoua malgré la profusion

du sang versé et d'héroïsme des nombreuses troupes alpines engagées.

L'opération se déroula sur la partie septentrionale du plateau d'Asiago, aile droite sur les crêtes des montagnes qui limitent au sud le Val Sugana, front à ouest. Il s'agissait, par une forte poussée sur les hauteurs, de faire tomber le dangereux saillant que les Autrichiens avaient créé dans le front italien lors de la grande offensive du printemps 1916.

L'auteur fait une minutieuse description de la préparation de l'action qui demandait des travaux très importants pour permettre la manœuvre et la vie dans une région montagneuse de 2000 m. d'altitude moyenne, dépourvue de toute ressource, même d'eau. L'exécution fut confiée au 22 C. A. qui, avec ses 5 divisions, disposait de 190 000 hommes, 240 pièces d'artillerie légère et du feu de 540 pièces de moyen et gros calibre. L'ennemi tenait, depuis longtemps, une ligne de hauteurs fortement installée, avec cavernes, fossés, obstacles ; un judicieux flanquement et un échelonnement en profondeur bien conçu donnaient à l'ensemble défensif une grande force de résistance passive, parfaitement mise en valeur par les troupes du 3^e C. A.

L'effort principal de l'attaque, ayant pour premier objectif le massif de l'Ortigara, devait être mené par la 52^e division forte de 22 bataillons alpins et d'un régiment de bersaglieri ; elle avait à sa gauche la 29^e division qui devait s'emparer du Mont Forno. La gauche du C. A. était constituée par la 13^e division. Le reste des troupes fut employé pour nourrir la bataille.

L'attaque, dont l'auteur fait un tableau très vivant, fut déclenchée le 10 juin par un violent feu d'artillerie qui dura huit heures ; les résultats du premier jour qui auraient dû être décisifs, furent, sur tout le front, insignifiants, non proportionnés aux sacrifices d'hommes et absolument insuffisants pour la réalisation du but opératif escompté. Nous ne pouvons pas résumer ici les épisodes, riches d'enseignements tactiques et psychologiques, qui se déroulèrent entre le 10 et le 29 juin, la phase de la contre-attaque autrichienne du 25, y comprise. Celle-ci aboutit au rétablissement de la situation sur l'Ortigara, telle qu'elle était avant l'attaque.

Dans ses considérations, l'auteur dit qu'il eût été sage d'interrompre l'opération dès l'insuccès du premier jour, mais le fait d'avoir quand même insisté est compréhensible. Les erreurs commises n'enlèvent rien à la généreuse tentative vaillamment payée par le sang de 22 000 morts, blessés et disparus.

L'étude de cette action nous fait voir clairement la force d'une position de montagne préparée.

Colonel MOCSETTI.